

BABILLARDE D'UN CAMPLUCHARD...

En voilà une d'épistole qui rapplique de bougrement loin ! La pauvrete fait rudement plaisir au père Barbassou attendu que ça lui épargne de se casser la tête pour fabriquer sa babillarde et que, d'autre part, ça fout du baume au cœur de se savoir lu dans les Pampas.

Pour sûr, vietdaze! La lettre en question s'amène de San-Jorge, un patelin perdu je ne sais au diable où, dans l'Amérique du Sud, et elle a dû faire pas mal de tours et de détours avant d'arriver à Janticot, car elle est partie delà-bas le 7 novembre dernier.

Que le camaro m'excuse donc de ne pas en avoir jabolé plutôt, y a pas de ma faute. Et puis, foutre, mieux vaut tard que jamais!

En lisant ces lignes, les bons bougres qui sont dégoûtés de la chienne de vie menée par les prolos de la vieille Europe et qui veulent aller tâter d'une qu'on leur dit plus potable là-bas, au-delà de la grande tasse, verront de quoi il retourne. Peut être que plus d'un se dira que, mistoufle pour mistoufle, autant vaut ne pas s'écarter.

S'il est vrai que chat échaudé craint l'eau froide, espérons que les gas à la redresse ne se laisseront pas empaumer par les boniments d'arracheurs de dents des agences d'émigration: en effet, le pied de cochon joué il y a six ou sept ans à des foultitudes de turbineurs attirés là-bas, crevant de faim, forcés de travailler sous la surveillance des troubades et dont les plus bidards réussissaient à se faire rapatrier au frais des consuls, ne doit pas être tombé dans l'oubli.

Il faut voir l'émigration comme elle est, - une soupape de sûreté à l'usage des crapules bourgeoises. En fait de mal, elle fait coup double, nom de dieu! Ici, elle écrème le prolétariat, rejette le trop plein qui pourrait faire éclater la vieille baraque et amène là-bas ces pauvres affamés qui, en face des vieux émigrés, font baisser les salaires.

Laissons donc les grands poètes comme Victor Hugo, les richissimes chocolatiers comme Menier, voire même les littérateurs comme Paul Adam prôner l'émigration, mais n'en usons pas, mille dieux!

Ceci dit, et sans plus barguigner, je passe le crachoir au camaro.

Vieux frangin,

Je vois d'ici la gueule que tu vas faire en recevant de si loin une missive d'un type dont jamais plus tu n'ouïs parler. Ne t'épate pas, car tu sais que chez les anarchos on est frères. Nos cœurs battent à l'unisson et les mêmes idées trottent dans nos cervelles. Avec plaisir je m'appuie tes ruminades chaque semaine et j'éprouve aujourd'hui le besoin de te donner une quantité de détails sur la vie camplucharde de cette soi-disant terre de liberté.

D'autant plus que les canards bourgeois m'apprennent que l'émigration qui eut tant de vogue, il y a quelques années de ça, mais qui s'était depuis rudement ralentie après les déceptions et les cheries subies par les nouveaux venus, va de nouveau faire florès. Dis-le bien haut aux copains de là-bas, gueule sur les toits ce que je vas te dégoiser, afin qu'ils ne se laissent pas prendre aux montages de coup des agents d'émigration, espèces de négriers, de marchands d'esclaves fin-de-siècle qui les prennent avec de fallacieuses promesses de bien-être à gogo, - comme on prend les alouettes à l'éblouissement du miroir.

J'aurais bien des charretées de choses à te dire, mais je dois me contenter de te donner un croquis, un faible aperçu des mistouffles que nous endurons.

Prenons un nouveau débarqué: l'émigrant qui s'aboule avec son baluchon, sa smala et quelques picillons en poche. S'il veut faire de l'agriculture, le voilà bien planté; il n'a d'autre alternative que d'ache-

ter des terres - qui ne sont pas rares ici - en louer ou en prendre à moitié, être "medianero", métayer, comme vous dites en France. Il peut aussi faire le "peon", aller travailler à la journée.

Supposons qu'il risque l'achat: c'est foutre pas les terres qui lui manqueront, j'ai déjà dit que les terres ne sont pas rares; il y en a partout à bazarder, au Nord, au Sud, à l'Est, à l'Ouest, au Centre. Colonies au Chaco, colonies en Patagonie... et le boniment marche ferme, la réclame bat son plein!

Dam! elles sont toutes meilleures les unes que les autres, ces garces de terres, et toutes on ne peut mieux situées. Bien que d'entendre les charlatans, l'eau vous en vient à la bouche - surtout qu'ils n'oublent pas de dire que la concession est à deux pas du chemin de fer.

Mais une fois qu'on y est, c'est bien une autre paire de manches! Heureux les gas qui ont de bonnes guibolles, car pour se faire trimbaler par la vache noire c'est comme des dattes. Rien que pour aller à la gare la plus proche, il faut s'appuyer une trotte de 10 ou 20 lieues et en fait de récolte, du sel nitre - à boire une eau saumâtre qui te dévisse l'estomac et te tord les tripes.

Pour ne pas paraître grincheux et pessimiste à l'excès, prenons donc un type qui tombe mieux que ceux dont je viens de jaspiner, qui réussit relativement. Il a des champs qui voudront cracher des récoltes, de l'eau à peu près potable; le proprio lui accorde de grandes facilités de paiement, il attendra 4, 5, 6 ans... mais c'est précisément cette facilité qui est traîtresse; elle cache un piège dont les pauvres diables s'aperçoivent rarement.

Il y a, en effet, dans le contrat de vente un article caché parmi une flopée d'autres qui recèle un sacré bout de venin. Vous vous laissez prendre à la générosité du monsieur qui est assez aimable de vous faire crédit, sans vous connaître, d'une centaine d'hectares de terrain - comme si vous risquiez en cas de fuite de l'emporter avec votre baluchon - mais vous ne faites pas attention que le petit coquin d'article stipule que les intérêts seront composés et qu'en plus il sera de 8 pour cent la première année, 10 la deuxième, 12 la troisième, etc... Vous signez, et, adieu Luc! c'est un homme de plus de fichu dedans.

Je vais te citer, avant d'entrer dans d'autres détails, un fait très commun ici et qui te prouvera combien est aléatoire et fragile l'espérance d'être un jour possesseur du champ que tu achètes à crédit. Il y a quelques années, un ancien gouverneur de la province de Santa-Fé colonise un terrain dont il se dit propriétaire. Je dois te dire en passant que tous ces politiciens et ces galonnards, encore plus voleurs, et c'est pas peu dire, que ceux de chez vous, ont quasiment accaparé toutes les terres. La colonie Drono, c'est le nom du type dont je parle, grande de quatre cents lieues carrées, est vite peuplée et les colons versent leur premier acompte en prenant la terre. Mais, va te faire lanlaire, voilà qu'une assez jolie anicroche lui tombe sur le poil.

Il y a du nouveau! Drono n'est pas du tout propriétaire; c'est un merdaillon de cacique nommé Sarachea qui se dit le maître et qui veut lui aussi toucher son acompte - d'où procès entre les birbes! - Ça me rappelle les guerres d'Espagne entre carlistes et alphonsistes où, à tour de rôle, les deux partis venaient casquer l'impôt. Beaucoup, pour avoir la paix, oublient qu'ils ont donné leur galette à Drono et payent encore, mais les écritures mettent du temps à radiner, tant et tant qu'à la suite Drono se trouve de nouveau propriétaire.

Alors, ça fait la navette! Redevenu proprio, lui aussi exige le paiement des annuités, avec menace d'expulser aux récalcitrants. Finalement, on apprend que le terrain est hypothéqué à une banque et que, le terme étant échu, elle l'a vendu à un autre chameau qui se dit actuellement le seigneur et le maître et réclame aux pauvres colons les picailions que ceux-ci ont déjà donné deux ou trois fois au moins.

Et ne crois pas que ce soit un fait isolé, j'en connais une tapée de cas analogues qui se sont passés dans les colonies Gessler, Lopez, Piaggio, Seiglor, etc..., etc...

Pour aujourd'hui, les camerluches, y a pas plan de tout vous fourrer sous le blair, aussi, foutre, renvoyons-nous la dernière partie à dimanche.

Pour copie conforme,

Henri BEAUJARDIN
dit Le Père Barbassou.